



PALCO OFICIAL

DE LA EXCMA. DIPUTACION PROVINCIAL DE MADRID

Invitación de Honor

a favor de *Excmo. Sr. D. Blas Pico*

Fila núm. _____

Plaza de Toros (de Madrid)

Asiento _____

Día 12 Mes V Hora 6

9

DIPUTACION PROVINCIAL DE MADRID

CORRIDA DE TOROS (COURSES DE TAUREAUX)

C'est la fête nationale, le symbole du courage et de la bravoure; elle rappelle les lointains temps où l'on chassait les taureaux sauvages, adaptée aux temps modernes comme spectacle pour la grande foule, qui suit avec émotion, parfois dans un silence de mort, d'angoisse, une passe du toréador ou qui applaudit frénétiquement la fin d'une «faene» de son favori.

Le taureau hispanique pour course ou «lidia» est une bête arrogante, noble, puissante et très rapide, qui ne fuit jamais. au contraire qui se présente avec une figure hautaine, de défi et de lutte, attaquant comme un bolide tout ce qui remue à son entour ou à celui qui l'incite; armée de deux puissantes cornes très aiguës telles que deux poignards. Il présente un combat toujours très dangereux et souvent mortel; auquel n'ont pas échappé, malgré leurs grandes connaissances, les grands toréadors parmi lesquels le dernier Manolete.

La fête commence aux sons d'un allègre «pasodoble torero» et les «alguacilillos», tout en

noir, à cheval, leurs chapeaux à plumes à l'usage du Roi Philippe IV, caracolent sur la place et viennent se présenter devant la loge présidentielle pour quérir l'autorisation du commencement du spectacle, faisant alors son entrée dans l'arène les matadors en ligne et au devant de leurs aides, les picadors à cheval et, finalement, les «mulillas» ou mulets, richement parés avec des fleurs, en sonnant leurs carrillons, qui traineront le taureau, une fois mort, hors de l'arène.

Quand ce «paseillo» ou défilé est fini et après avoir salué la Présidence, celle-ci ordonne, aux sons des clairons et roulements des timbales, que le taureau soit lâché dans l'arène.

Généralement on tue six taureaux pour trois «toreros» ou matadors. A chaque taureau on lui fait subir trois «suertes» ou sortes: on le pique, on le «banderillea», c'est à dire, on lui place les banderilles, petits harpons fleuris avec des banderoles et, finalement, on le tue à l'«estoque» (sorte d'épée) comme troisième sorte, raison pour laquelle, dans l'argot de la fête, chaque partie s'appelle «tercio» ou tiers.

Le premier tiers, exécuté par le picador — armé d'une pique sur un cheval, aujourd'hui protégé par une sorte de cuirasse capitonnée — est un tiers basique car il a le but de faire saigner le fauve pour qu'il perde de sa puissance et de corriger les défauts de la bête; cette sorte s'appelle «suerte de varas». Dans ce premier tiers on emploie la cape. Le toréador qui doit tuer le taureau est le directeur de «lidia» ou jeu dans l'arène; les autres toréadors auxquels le sort a déparé d'autres taureaux l'aident, ainsi que leurs subalternes, avec leurs capes et les premières figures alternent les «quites» à la sortie du taureau de chaque pique. Avec la cape on l'utilise de diverses manières classiques: «verónicas», «chicuelinas», prouvant à chaque passe l'artiste — puis qu'il en est un — son art et son courage à la fois.

Aussitôt on passe au tiers des banderilles, après avoir reviré les picadors. Ce tiers, de grande émotion, surtout s'il est réalisé par le propre «matador», est impressionnant; le taureau fonce sur celui-ci, seul au milieu de la place et par toute défense deux banderilles qu'il doit clouer sur la moufle et proprement esquiver le coup de corne de la bête sauvage par un prodige de sang froid et de souplesse, de technique toujours différente; «al quiebro», «al cambio», intraduisibles.

Quand ce tiers est fini, le «matador» prend en mains la «muleta», sorte de drapeau rouge très petit et l'«estoque». Il se dirige d'abord face à la loge du Président, souvent occupée par le chef d'Etat et hautes personnalités, et salue avec sa «montera» en main, sorte de bicorné en drap noir bordé en relief, et, ensuite, il dédie («brinda») la mort du taureau soit à un ami, soit à une femme qui, de sa place, cache sa beauté derrière son grand éventail et à laquelle il lui envoie sa «montera».

Le silence se fait, le moment le plus passionnant est arrivé. Le matador qui a déjà étudié la bête, s'approche à petits pas, la «muleta» et l'«estoque» en mains, à son ennemi; il s'arrête et dans un geste, à la fois artistique et vaillant, il défie le taureau, qui fonce sur lui et qui chaque fois est dévié de son attaque mortelle par ce petit bout de chiffon rouge qui semble mener constamment le bête furieuse derrière lui, le frôlant de ses cornes, où la mort a son siège, le corps svelte, vêtu de soie, du matador. Tantôt avec la main droite, tantôt avec la main gauche («naturales»), le taureau passe et repasse, entourant le corps du matador sans le blesser, avec cette apparente facilité dont font gala les grands artistes; à ce moment quelques matadors privilégiés nous font vivre des minutes qui parfois semblent des siècles, d'apothéose, de courage et d'art.

Les applaudissements font tonner les arènes. La foule, en pied, lui témoigne son enthousias-

me. Alors, le matador après une derrière passe de préparation pour obtenir que le taureau soit arrêté en face de lui, les deux pattes ensemble, se profile, la main gauche avec la «muleta» près de terre, l'«estoque» dans la droite, et, tandis que le taureau l'attaque brusquement, il dévie son coup mortel pour lui plonger son «estoque» jusqu'à la poignée entre les aisselles, qui atteignant le cœur de bête sauvage la fait rouler, les pattes en l'air, dans un dernier spasme de mort.

Une fois que le taureau est mort, chose qui souvent ne se passe pas facilement, car le matador peut avoir besoin, étant maladroit, de renouveler ses tentatives, le public, d'après la «faena» qu'il vient d'accomplir, lui récompense avec la concession d'une oreille ou même les deux, que le Président concède au public qui manifeste son enthousiasme et son désir en arborant leurs mouchoirs blancs dans l'arène.

Le taureau mort est trainé hors de l'arène par les «mulillas» qui, vigoureuses, ont vite fait de le sortir tandis que le matador vainqueur et fier de son exploit salue en faisant le tour de l'arène aux applaudissemens de la multitude, espérant, s'il l'a mérité, sortir de l'arène par la grande porte, en berceau («en hombros») sur les épaules de ses plus ardents partisans.

BULL FIGHTING

This is the Spanish national feast, the symbol of courage and bravery; it reminds us of old times when wild bulls were hunted, and it has been adapted to modern times, as a spectacle for the crowd, who follows a pass of the fighter with emotion, sometimes in a deathly silence or in thrilled applause at the end of a «faena» by their favourite.

The Spanish fighting bull or «lidia» is an arrogant beast, strong and very quick which never runs away, on the contrary it presents itself with its haughty figure of defiance and fight, attacking like a bullet, everything which moves around it or anyone inciting it; it is armed with two powerful horns, as sharp as two daggers.—It always gives a very dangerous fight often mortal from which the great «toreros» have not been able to escape in spite of their knowledge on the subject, even as happened to the late «Manolete».

The festival begins at the sound of a gay «pasodoble torero» and the «alguacilillos» all dressed in black, on horse back, with feathered hats after the style of king Philip II, ride around the ring and go to present themselves in front of the presidential box to get permission to begin the spectacle, and then the matadors come into the arena, all in file and

before their helpers, the picadors on horse back and at last the «mulillas» or young mares, with rich bridles, decorated with flowers and jingling their bells; these will drag the bull, once dead, out of the ring.

When this parade is finished after having greeted the President, the latter commands that the bull be turned out into the arena.

Usually six bulls are killed, by three «toreros». — Each bull has to pass through three different stages or chances: it is fricked, it is «banderilleado»; that is to say they place the «banderillas», little harpoons garnished with coloured papers and finally it is killed with a «estoque» (sort of sword) as the third stage; this is the reason why, in the slang of the feast, each stage has been called a «tercio» or third.

The first third, carried out by the pricker, armed with a lance, on horse back to-day protected by a sort of cottony cuirass, is a basic third for the purpose of it is to bleed the beast so that it may lose strength and correct its faults; this stage is called «suerte de varas». In this first stage they use the cape.—The toreador who must kill the bull is the director of the «lidia» or game in the arena; the other «toreros» who the chance has provided with other bulls, help him, as well as the subalterns with their capes and the first figures alternate the «quites» on coming out from each prick.—The cape can be used in many different classic ways; «verónicas», «chicuelinas», according to the skilfulness and art of the toreador.

Soon after that the «banderillas» third begins after all the picadors have gone away.—This third is of a great emotion, especially if it is performed by the «torero» himself; the bull

runs towards him as he stands in the middle of the ring holding the «banderillas», as his only defence and he has to stick them into its back and cleanly avoid the horns of the beast in a gesture of edd blood and skilfulness in one of the different tecnicas: «al quiebro», «al cambio» and which have no proper translation into English.

Once this third is finished, the fighter holds the «muleta» a kind of a very small red cloth with the «estoque».—He goes towards the president's box, often occupied by the chief of the Government and high personalities and greets them with the «montera» in his hand, it is a kind of two horned hat in black embroidered cloth, and after that he offers the death of the bull, either to his friend, or to a woman who from her seat, conceals her beauty behind a fan and to whom he sends his «montera».

Every body keeps silent; the most passionate moment arrives.—The fighter who has already studied the beast, approaches his enemy with short steps, holding the «muleta» and the «estoque» in his hands; he stops and in an artistic and brave way he challenges the bull which runs to him and is diverted at every mortal attack by the small red cloth which seems to carry lure the furious beast after it.

Sometimes on the right hand, sometimes on the left the bull passes once and once more going round the fighter's body without wounding him with that apparent casiness the great «toreros» have; at this moment some «toreros» make the people live minutes which seem centuries of courage and art.

The clapping of hands make the arena tremble.—The crowd, standing up shows him its

enthusiasm.—Then the «torero» after a few manoeuvres to place the bull in front of him, with its two legs together, holds the «muleta» in his left hand and the sword in his left and wait till the bull attacks him to deliver its mortal blow, plunging his «estoque» right up to the handle, between the two shoulders reaching its heart.

Once the bull is dead, which is something that does not happen so easily, because sometimes the fighter, when not very skilful has to try once or several times more, the public rewards him with an ear or even both that the president grants to the crowd which shows its enthusiasm and its wishes by waving their handkerchiefs.

The bull is then dragged away by the «mulillas» which vigorously make their way out while the fighter greets the multitude walking round the ring, expecting in the case of his deserving it to be carried out of the ring on shoulders of his admirers and passionate partisans.

As corridas de Toiros

As corridas de toiros (toiradas) são uma esquemática estilização das caçadas dos toiros bravos, adaptadas às limitações de lugar e tempo que impõem os espectáculos públicos.

O toiro hispânico é uma fera nobre, poderosa e veloz que não se esconde, mas que apresenta arrogante e desafiadora luta, acometendo tudo e todos que se movam cerca de si.

Inicia-se a festa brava com os airosos sons de um pasodoble toureiro, e a compasso da música aparecem os «alguacilillos» —dependentes da autoridade— vestidos de preto, tal como nos tempos do Rei Felipe IV, e montados em magníficos corceles. Depois de saudar a Presidência, solicitam autorização para o passeio das quadrilhas, as quais desfilam com os seus «matadores».

Terminado o «paseillo», os clarins e timbales anunciam a saída do toiro e é então quando realmente começa a corrida, na qual, geralmente, matam-se seis toiros. Cada toiro é picado, bandarilhado e morto, sendo portanto três as sortes do toureiro.

O primeiro «térccio», executado pelo picador, chama-se «de varas», e foi e ainda é, apesar

das variações que tem sofrido «a sorte», uma vez que o cavalo antigamente não levava o peito protegido para a acometida do toiro, uma das pedras básicas da toirada. A finalidade de chamada «sorte de varas» é dupla: primeira, a de sangrar o animal para que perca fortaleza e pujança, e segunda, a de corrigir os seus defeitos.

Neste primeiro «térccio» toureia-se à capa ou capote. Ao «espada» de turno corresponde-lhe dirigir a lide, e aos seus companheiros lancear o capote, se fosse necessário, alternando nos «qutes». Toureia-se de capote, à verónica, por «faroles», de frente por detrás, por «chicuelinas» e de outras mil maneiras, conforme o génio e arte do «diestro».

A sorte de bandarilhas é o segundo «térccio» da festa brava e consiste em cravar a corpo descoberto, parando o toureiro frente ao toiro e levantando bem os braços, dois pequenos arpoes, montado cada um num pau curto lindamente adornado, na espádua do toiro. É uma «sorte» de grande efeito, sobre tudo quando a executa o próprio matador. Bandarilha-se de «poder a poder», ao «câmbio», ao «quiebro» e ao «cuarteo».

Terminado este «tercio», o «matador» em liça prévia licença do Sr. Presidente, a quem saúda com os objectos de matar —muleta e estoque—, faz o brinde «montera» em mão, geralmente dedicado a um amigo, a um grupo de aficionados, a uma personalidade destacada que prestigia aquele dia com a sua presença ou a uma linda mulher.

Após isto, chega o momento final, ou seja o último «térccio» da festa. O «matador», vai em direcção ao toiro para realizar a «faena de muleta», cujo principal objectivo é o de pre-

parar a fera para a morte. Este «tercio» é o mais emocionante porque nele o «diestro» expoe-se mais que em nenhum outro, ao mesmo tempo que serve para aquilatar os méritos e a qualidade artística do «espada».

Uma boa «faena» de muleta exige que tenha mando, seguridade e que o toureiro estacione. Mando, é fazer que o toiro se mova depois de ser enganado, seguindo a vontade do «diestro»; tremer é fazer suave a acometida do animal; e estacionar é para aguentar a investida do toiro sem ceder nem enmendar-se. Os «pases» fundamentais da «sorte» de muleta são: o ajudado, o natural e o de peito. As variações destes são: o redondo, o da firma, a manole-tina e muitos outros que servem de adorno, por exemplo: «molinetes e afarolados», com uma série de desplantes com os quais o «diestro», segundo o seu estilo pessoal, logra dar maior beleza e emoção à «faena».

A «sorte» de matar, é a «sorte» suprema da corrida. Pedro Romero, um dos colossos do toureio e grande matador, definia-a assim: «O matador de toiros deve apresentar-se ao animal perfeitamente tranquilo, tendo a espada e a muleta nas mãos. Uma vez diante da fera não deve contar com os seus pés mas sim com a mão; e uma vez o toiro direito, ao arrancar, deve parar aqueles, afim de que ele consinta e humilhe-se». As três maneiras de entrar a matar são assim: recebendo, a «volapié» e ao encontro.

Morto o toiro, ovaciona-se ou se pateia o toureiro, premiando ou castigando desta forma a sua actuação. Uma boa «faena» premeia-se com volta à arena, na qual o «espada» recebe a expressão entusiástica dos seus admiradores. Uma «faena» de qualidade superior premeia-se

com a orelha ou as duas arelhas do toiro lidado, máximo trofeu taurino que é concedido pela Presidência a pedido do público que o solicita movendo lenços brancos no ar.

A última fase da festa brava, à morte de cada toiro, é o arrasto da rez morta pelas «mulillas» artisticamente enfeitadas com arreios de gala e sonoras campainhas. Quando un toiro deu boa lide, dá-se-lhe volta ao «redonde», tributo póstumo que se rende às reses chamadas «de bandera».

DIPUTACION PROVINCIAL DE MADRID

LA CORRIDA DE TOROS

Las corridas de toros son una esquemática estilización de las cacerías de toros bravos, adaptadas a las limitaciones de lugar y tiempo que imponen los espectáculos públicos. - El toro hispánico es una fiera noble, poderosa y veloz que no se esconde, sino que presenta arrogante y desafiadora lucha, acometiendo a todo lo que se mueve cerca.

Comienza la fiesta con los sones airosos de un pasodoble torero, y al compás de la música aparecen los alguacilillos — dependientes de la autoridad — vestidos de negro, a la usanza de los tiempos del Rey Felipe IV, y montando briosos corceles. Después de saludar a la Presidencia, solicitan autorización para el paseo de las cuadrillas, las que desfilan con sus «matadores».

Terminado el «paseillo», los clarines y tímboles anuncian la salida del toro, y es entonces cuando de verdad empieza la corrida, en la que generalmente se matan seis toros. — Cada toro se pica, se banderillea y se mata, siendo por tanto tres las suertes del torero.

El primer tercio, ejecutado por el picador, se llama «de varas», y ha sido y continúa siendo, a pesar de las variaciones que ha sufrido «la suerte», ya que el caballo antes no llevaba el peto que le protege de la acometida del toro, una de las piedras básicas de la fiesta. La finalidad de

la «suerte de varas» es doble: primera, la de sangrar al toro para que pierda fortaleza y pujanza, y segunda, la de corregir sus defectos.

En este primer «tercio» se torea a capa. Al espada de turno le corresponde dirigir la lidia, y a sus compañeros lanzar de capa, si fuera menester, alternando en los quites. Se torea de capa, a la verónica, por faroles, de frente por detrás, por chicuelinas y de otras mil maneras, según el genio y arte del diestro.

La «suerte de banderillas» es el segundo «tercio» de la fiesta y consiste en clavar a cuerpo limpio, parándose el torero frente al toro y levantando bien los brazos, dos pequeños arpones, montado cada uno en un palo corto bellamente adornado, en el morrillo del toro. Es una «suerte» de gran lucimiento, sobre todo cuando la ejecuta el propio matador. Se banderillea de poder a poder, al cambio, al quiebro y al cuarteo.

Terminado este «tercio», el «matador» en liza, previa licencia del señor Presidente, al que saluda con los avíos de matar — muleta y estoque —, hace el brindis montera en mano, generalmente dedicado a un amigo, a una Peña de aficionados, a una personalidad destacada que presidia aquel día el coso con su presencia o a una bella mujer.

Inmediatamente después, llega el momento final, o sea el último «tercio» de la fiesta. El «matador», va en busca del toro para realizar la faena de muleta, cuyo principal objeto es el de preparar a la fiera para la muerte. Este «tercio» es el más lucido y emocionante, porque en él el diestro se expone más que en ninguno, al mismo tiempo que sirve para aquilatar los méritos y la calidad artística del espada.

Una buena faena de muleta exige que tenga mando, temple y que el torero se pare. Mandar,

es hacer que el toro se movilice tras el engaño siguiendo la voluntad del diestro; templar es hacer suave la acometida del cornúpeto; y para, aguantar la embestida del toro sin ceder ni enmendarse. Los pases fundamentales de la faena de muleta son: el ayudado, el natural y el de pecho. Variaciones de éstos son el redondo, el de la firma, la manotina y otros muchos que sirven de adorno, por ejemplo: molinetes y afarolados, con una serie de desplantes con los que el diestro, según su personal estilo, logra dar mayor belleza y emoción a la faena.

La suerte de matar, es la «suerte» suprema de la fiesta. Pedro Romero, uno de los colosos del toreo y gran matador, la definía así: «El matador de toros debe presentarse al bicho enteramente tranquilo, teniendo la espada y la muleta en las manos. Una vez delante no debe contar con sus pies sino con la mano; y una vez el toro derecho, al arrancar, debe parar aquellos, a fin de que se consienta y humille». Las tres maneras de entrar a matar son así: recibiendo, a volapié y al encuentro.

Muerto el toro, se ovaciona o se pita al torero, premiando o castigando de esta forma su actuación. Una buena faena se premia con vuelta al ruedo, en la que el diestro recibe la expresión entusiástica de sus admiradores. Una faena de calidad superior se premia con la oreja o las dos orejas del toro lidiado, máximo trofeo taurino que se concede por la Presidencia a petición del público que lo solicita moviendo los pañuelos blancos en el aire.

La última fase de la fiesta, a la muerte de cada toro, es el arrastre de la res muerta por las «mulillas» artísticamente enjaezadas con arreos de gala y cascabeles muy sonoros. Cuando un toro ha dado buen juego, se le da la vuelta al redondel, tributo póstumo que se le rinde a las reses llamadas «de bandera».



ENTRAD A

